

Le charme calciné du futur

Pierre DesRuisseaux

Volume 33, numéro 1 (193), février 1991

Façon de lire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31969ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

DesRuisseaux, P. (1991). Le charme calciné du futur. *Liberté*, 33(1), 14–17.

PIERRE DESRUISSEAU

LE CHARME CALCINÉ DU FUTUR

Chaque fois que je suis passé en ce début d'automne devant la pommeraie sur le flanc de la colline, je me suis dit qu'il fallait en retenir l'enseignement, qu'elle aurait tôt fait de devenir pas plus qu'un souvenir comme chaque année qui passe.

Dans la mémoire que j'en ai, mes auteurs et mes livres sont aussi trop vagues, presque insaisissables du seul fait de leur répartition dans le temps et dans l'espace, de leur disparité, disons de leur dissemblance: assez seuls pour être irrécupérables, témoignant hors de tout doute que le langage se situe à la frontière de son propre désert. Oubliés et obsédants, mes auteurs: originaux. Comme si j'avais découvert une espèce relativement différente d'humains écrivains, coincés dans une époque qu'ils n'ont pas choisie. Littérairement incontrôlables.

Fleur isolée, à observer de près: Charles-Albert Cingria. On ne devrait pas avoir à mettre un corset pour parler de Cingria. Fée, Charles-Albert est doué d'une magnifique fantaisie qui lui a fait édifier une œuvre qui ne vieillit guère. Seul l'intéresse l'être des choses. Cela m'amuse. Déconcertant comme Rimbaud. Une espèce de franciscain spirituel. Il n'est pas dit qu'il n'ait trouvé des certitudes mais, vagabond comme le chat, son grand dessein semble d'avoir voulu chercher sa liberté sur toute la terre, à commencer par la sienne, qui était un canton de Suisse pas plus grand que ma main, lequel il parcourait en ahanant sur sa bicyclette,

ce qui ne l'a pas du tout empêché de jouer de l'épinette, de méditer et d'écrire. Quant à moi, j'ai compris à sa lecture ce que c'est que d'être privilégié. Je vous parle donc d'un énorme sauvage qui était avant tout un pèlerin de la race de ceux du Moyen Âge, et puis je me rends compte que je n'ai rien dit. Tant mieux. Il y a des auteurs qu'il vaut mieux découvrir soi-même¹.

Ce qui, à la réflexion, s'impose, c'est l'extrême légèreté du monde humain, l'état de suspension au-dessus du sol qui nous fait communiquer parfois avec les anges. D'emblée s'impose pour moi le *Mantic Uttair* (La Conférence des oiseaux) du poète persan Farid Uddin Attar (XII^e siècle)². Peut-être est-ce tout de même une œuvre assez pareille à de la neige en suspens, le murmure soufique d'une bande de volatiles prête au départ, quelque chose de flottant au milieu de la multitude des murmures heureux, prenant sans cesse une autre figure que celle qu'on s'apprêtait à lui donner. Donné aux yeux pour être possédé. Émerveillant.

Il ne me reste plus dans la mémoire que de la terre encore terreuse, avec les pommiers à l'horizon qui faussent la vue. Sérénité des hauteurs, là où, libéré du temps, tout émeut. Mais qui donc est venu dans l'histoire? Le livre que voici, j'en ai relu récemment les derniers passages, aussi inaltérables que la glace au-dessus du lavabo.

Mais le froid peu à peu l'engourdit et bientôt le sommeil l'affranchit du réel: Dans un rêve d'amour elle caresse la tête grise du bien-aimé et lui parle comme une mère console un tout-petit.../ Ce rêve pour elle n'eut pas de fin. Elle glissa

1. Notamment: *Les Autobiographies de Bruno Pomposo*, Genève, 1928; *Impressions d'un passant à Lausanne*, Lausanne, 1932, 1966; *Stalactites*, Lausanne, 1941; *Bois sec bois vert*, Paris, 1948; *La fourmi rouge et autres textes*, Lausanne, 1978.

2. *La Conférence des oiseaux*, traduit du persan par Garcin de Tassy, Paris, 1979.

*dans l'inconscience, emportant son amour dans l'éternité./
La neige silencieuse tomba toute la nuit et au matin tout
n'était plus que blancheur et silence./ Au printemps suivant
on retrouva son corps, quand le Canigou eût repris sa robe
de fleurs...³*

Puis-je avouer que je donnerais bien toute la littérature pour ces quelques lignes? Elles sont d'un auteur que l'on donne communément pour un aventurier, mais qui a connu heureusement la tendresse et l'effroi. À partir de là, nous sentons mieux quelle ferveur nous sommes appelés à partager, et ni le temps ni l'oubli n'ont de prise sur elle. Car elle naît d'un être dont la disparition consacre l'absolue inconnissance du monde. Il faut dire aussi que cette sorte de livre ne s'ouvre que difficilement, ce qui permet sans doute de prendre la mesure de ses résonances.

Quelques images, probablement, des images de pays lointains, des contrées exotiques. Il n'y a rien que de simple dans ces images. Et, avouons-le, d'un peu naïf tout à la fois: «Sur la tête des paysannes, dans un panier, les poules somnolaient»⁴. Le vent ici souffle de terre. Bamboula et barques aux voiles rapiécées. Voyage réel en même temps que symbolique, entre le rêve et la réalité, de celle qui va jusqu'au cœur, écriture de chair et d'eau, faite de coups d'éclats, d'abandon magistral. Sans doute cette littérature est-elle simple, mais il s'agit de grand art parce qu'écrire, c'est n'être que soi jusqu'à la mort, rien d'autre:

*Tout d'un coup colère noire, allez fout' caca chien, Blancs,
vite me lever... ouvrir ma culotte et pisser toutes mes forces,
pisser, cracher, jurer, oui me souviens, BOSS.*

3. Henry de Monfreid, *La Croix de fer forgé*, Grasset, 1966.

4. Réal Benoît, *Rhum soda*, Leméac, 1973.

De tout temps, le rire a délivré le monde. Il s'agit du monde d'avant les mots. Oublié: Réal Benoît. D'où vient qu'il s'émeut? Peut-être parce que c'est un homme qui a fait des enfants.

Ce qui à la réflexion s'impose, c'est encore et toujours l'extrême légèreté de la littérature qui évoque des milliers de petites choses où l'on risque de se perdre sans mélancolie, au milieu d'une beauté touchée parfois d'un signe favorable. Dans cet univers sans poids, émerveillant chaque fois, le passé précaire passe la plupart du temps presque inaperçu. Quelques mots simples, quelques passages à peine possèdent ce pouvoir imprenable de créer un monde dont on ne peut rien faire, comme le premier mot d'un tendre entretien: une rencontre sans valeur et pour cela sans prix. Ils revivent parfois, assez pareils à une lumière.

Je devrais peut-être évoquer d'autres auteurs, d'autres titres encore, poursuivis et quasiment possédés. Le *Mesnevi* de Djalâl al-Dîn al-Rûmi; de Platon, le *Théétète*; Henri Calet; Pascal Jardin. Mais déjà je ne vois plus très bien sur fond de terre cet éclat lointain des feuilles trop tôt soufflées à l'automne. Elles sont issues de ces pommiers qui faussent la vue, risquant de perdre celui qui insiste. Après tout, il suffit peut-être, enfermé dans son attention, de se réjouir simplement de la grâce, sans chercher où elle commence et ce qui advient d'elle. Qui pourrait donc affirmer vraisemblablement que la réalité du spectacle de la littérature n'est pas en même temps dans le spectateur qui l'observe?

C'est à peine si je sais pourquoi je voyage. Un mot, un passage, une page m'accompagnent, glanés ici et là, élévation sous le froid chuchotement, qui me permettent de croire que peut-être je ne suis pas seul à chercher.

Pierre Desruisseaux a publié plusieurs recueils de poèmes, dont Monème pour lequel il obtient en 1989 le Prix du gouverneur général.